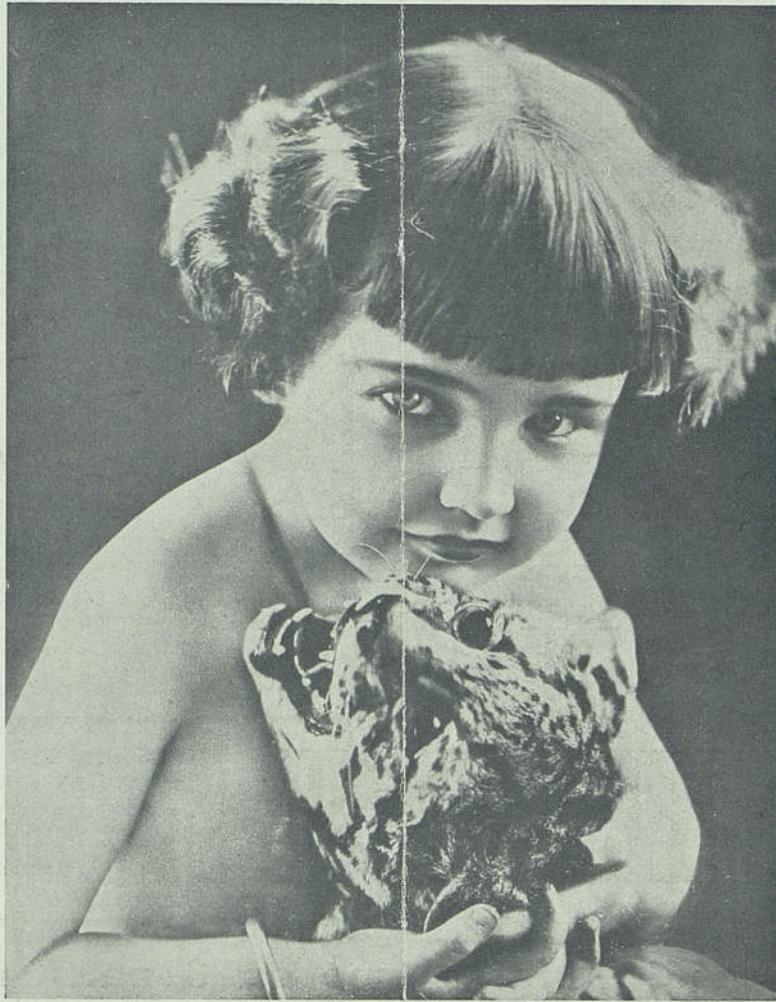


le film

Hebdomadaire Illustré

Rédaction et Administration : 26, Rue du Delta, Paris (Téléphone : Nord 28-07)

BABY MARIE OSBORNE



dans

MES FIANCÉS

○○○○○○○○○○○○○○○○○○○○

PATHÉ FRÈRES



AGENCE GÉNÉRALE CINÉMATOGRAPHIQUE

16, Rue Grange-Batelière, PARIS

Nos derniers Succès :

LE MEURTRE D'UNE AME

Grand Drame en 3 parties
(*Blue Bird*)

interprétée par FRANKLIN FARNUM

LUCIOLE

Comédie Dramatique en 4 parties
(*Ambrosio*)

interprétée par Fernande NEGRI-POUGET

L'EXPÉRIENCE DE M. DEVEREAUX

Comédie Dramatique en 3 parties
(*Blue Bird*)

interprétée par Miss VIOLET MERSEREAU

Prochainement, dans un même programme :

Voir, dans un beau film français, une artiste au charme adorablement personnel, tel est la jolie sensation d'art que nous offrira :

M^{lle} **Andrée BRABANT**

dans

LA CALOQUIE
Comédie Dramatique
(d'après Eugène SCRIBE)

Consortium
des Grandes Marques
Cinématographiques

PATHÉ FRÈRES, Concessionnaires

Consortium
des Grandes Marques
Cinématographiques

Voir, dans une délicieuse comédie américaine, une grande petite vedette de six ans, tel est le gai " rayon de soleil " que nous apportera :

BABY MARIE OSBORNE

dans

MES FIANCÉS
Comédie

LE
COQ D'OR

PATHÉ FRÈRES, Concessionnaires

Consortium
des Grandes Marques
Cinématographiques



CONSCIENCES

Drame en quatre Parties

interprétée par

Miss MOLLY INTYRE

Equitable PICTURES



Exclusivité GAUMONT

Edition du 14 Juin

Longueur : 1230 mètres

IMPORTANTE PUBLICITÉ

2 Affiches 80 x 120 Photos 18 x 24

Comptoir Ciné-Location GAUMONT

28, Rue des Alouettes — Téléphone : Nord 40-97, 51-13, 14-23

ET SES AGENCES RÉGIONALES

5^e Année — N^{lle} Série N^o 116

Le Numéro : 0 fr. 75

3 Juin 1918

LE FILM

HEBDOMADAIRE ILLUSTRE

CINÉMATOGAPHE

THÉÂTRE -- CONCERT -- MUSIC-HALL

ABONNEMENTS FRANCE	
Un an	25 fr.
Six mois	13 fr.
ETRANGER	
Un an	30 fr.
Six mois	18 fr.

Directeur :
HENRI DIAMANT-BERGER

Rédacteur en Chef :
LOUIS DELLUC

Rédaction et Administration :
26, Rue du Delta
PARIS
Téléphone : NORD 28-07



Le Cinéma aux Armées



J'ai vu et on me signale que certains exploitants négligent de passer toutes les semaines les Annales de la Guerre. Ils ont tort, grand tort. C'est un de nos devoirs actuels et nous n'avons pas le droit de nous y soustraire. C'est ensuite une insulte gratuite à nos camarades opérateurs au front qui risquent, ne l'oublions pas, leur vie pour rapporter ces vues si passionnantes.

Nous publions cette semaine le tableau d'honneur déjà chargé de la section cinématographique. Ces services ont été critiqués, ce qui est juste si les critiques étaient fondées. C'est du reste moi qui, le premier, me suis plaint du fonctionnement de ces services. Je continuerai chaque fois qu'ils m'en donneront l'occasion.

Mais, de grands progrès ont été réalisés dans le sens que je souhaitais. J'ai étudié la question et je suis aujourd'hui heureux de confesser que j'avais peut-être été sévère et qu'en tout cas ceux qui se sont dévoués au service de la prise de vues aux armées ont mérités applaudissements sincères sans réserves.

Je prierais ceux qui critiquent pour critiquer et non pour améliorer, de réfléchir à l'exiguité des crédits dont dispose le service. Je ne puis citer les chiffres. Qu'il me suffise de dire qu'ils sont exactement mille fois moins élevés que ceux dont dispose l'Allemagne. D'où impossibilité de distribuer gratuitement les films de guerre dans le monde entier; d'où impossibilité de faire exécuter de grands films spéciaux de propagande.

En outre le service de prise de vues aux armées a des inconvénients énormes. Le haut commandement lui est hostile. Il n'a pu obtenir aucune liaison avec l'état-major pour

être avisé des actions intéressantes. C'est le hasard seul qui a permis de prendre quelques attaques précises et exactes. Les grades accordés aux opérateurs sont trop bas pour qu'ils soient reçus dans les commandements autrement que comme des ouvriers.

S'il est impossible de les nommer tous sous-lieutenants ou assimilés comme dans l'armée anglaise, qu'on les fasse accompagner chacun par un officier. Il y en a tant qui ne font rien. Qu'on prenne pour cela des metteurs en scène mobilisés qui seront de précieux collaborateurs pour les opérateurs et qui chercheront avec eux à varier les vues et à les rendre plus belles. Les opérateurs du service ne font pas assez usage de leur métier. Qui les empêche d'utiliser un fondu, ou l'œil de chat, ou des caches pour varier ou accentuer leurs vues. Pourquoi ne feraient-ils pas des contre-jours ou des effets de lumière qui rendraient plus saisissants, plus impressionnantes les scènes ?

Pourquoi, à Paris, ne bonifierait-on pas ces bandes avec des virages, des teintures. Rien de ce qui peut aider à l'attrait des Annales ne doit être épargné. Enfin et là j'aborde un point délicat, pourquoi ne fait-on pas de chiqué? J'entends bien les cris que l'on pousse à cette idée mais il faut être de sang-froid et raisonner avec bon sens. Il faut n'avoir jamais été au front pour s'imaginer que les vues du service sont truquées. Elles ne le sont pas et peuvent le sembler à cause de cela pour les gens de l'arrière. Ceci n'est pas un vain paradoxe. Rien n'est invraisemblable comme l'aspect de la guerre actuelle.

Si pour la documentation de l'avenir il faut prendre les vues exactes, pour l'effet qu'on attend des films de guerre

actuels qui est un effet moral d'encouragement il faut donner des vues vraisemblables. Or, principal défaut, la guerre actuelle est dispersée, éparpillée; le départ d'une charge est une chose mesquine d'aspect, dans un combat on prendra dans le champ de l'objectif dix soldats au maximum. On devrait concentrer ces vues. Une manœuvre sera beaucoup plus prenante que la guerre réelle.

Ce n'est pas pour les soldats que l'on prend ces vues; c'est pour les gens de l'arrière et de l'étranger. Il faut les émouvoir, leur donner une idée de notre force et de l'ampleur de nos combats. L'objectif ne peut le faire dans les combats réels. D'où cet aspect grêle et incomplet des vues sincères actuelles. Il convient de les grouper, de les styliser. Le montage peut y parvenir en partie en s'inspirant des films inventés par les Américains loin de la guerre, comme *Civilisation* ou *l'Invasion* beaucoup plus impressionnants que nos films de guerre. On ne l'ose pas et on a tort. Qu'on l'essaie et on verra l'enthousiasme des spectateurs qui proclameront que, cette fois, c'est la vraie guerre qu'on leur montre! On voit que cette critique est un hommage à la conscience de nos tourneurs militaires.

Nous devons, je vous l'assure, notre confiance et notre admiration à ces braves, presque tous auxiliaires, dont je conterai un jour en quelques anecdotes le courage et le dévouement. Le hasard bienveillant a voulu que jusqu'ici la mort les ait épargnés malgré de graves blessures reçues en service commandé.

Citerai-je néanmoins l'héroïque folie de l'opérateur Samama, parti plusieurs fois à la charge avec son appareil et dont les vues ainsi prises n'ont pu être utilisées parce qu'elles sautent trop au rythme de sa course. Je voudrais les nommer tous. Ils sont l'honneur de notre corporation, comme les opérateurs de projection qui, eux, comptent quatre hommes tués en accomplissant leur devoir.

Comment se fait-il, alors que ceux-là se dévouent pleinement, que des directeurs négligent le devoir si simple, si facile, si agréable à remplir de contenter toutes les semaines leurs spectateurs en leur montrant nos soldats et notre armée toute entière. Collection incomparable, ces vues sont la sauvegarde de notre profession si décriée.

Ceux qui les suivent peuvent du reste constater leur qualité sans cesse croissante. L'anonymat militaire ne me permet pas de féliciter celui qui les compose, un des doyens de notre corporation, au labeur intelligent duquel sont dus ces progrès.

Rendez, exploitants, cet hommage mérité à nos camarades mobilisés. Vous contenterez votre public et vous agirez en bons français. Ayez conscience de votre responsabilité morale et de vos devoirs civiques. En voilà un qui n'est pas compliqué ni désagréable à accomplir.

HENRI DIAMANT-BERGER.



Nos Camarades

Cet article écrit, j'ai appris la conduite émouvante des opérateurs lors de la dernière offensive. Deux anecdotes suffiront à édifier mes lecteurs sur le sentiment élevé du devoir chez ces braves auxiliaires.

Deux opérateurs du ciné-cantonement donnaient une représentation près du front quand le repli commença. Il ne leur fut rien laissé pour transporter leur matériel. A eux deux, sous le bombardement, ils chargèrent l'appareil, le programme, tout ce qui leur était remis « en consigne » et partirent avec leur lourd fardeau vers le centre de leur groupe. Mais ils n'allaient pas assez vite et le repli s'accrota. Ils marchèrent des kilomètres, puis épuisés voyant qu'ils ne pourraient continuer, ils démontèrent tout ce qui pouvait être emporté, brisèrent le reste et brûlèrent leurs films pour que rien ne tombât aux mains des allemands. Ils repartirent ainsi avec les derniers français. Une autre séance un peu semblable se déroula dans un cantonnement. Le bombardement étant effroyable et les Allemands avançant rapidement, l'évacuation est décidée. Les deux opérateurs n'ont rien pour transporter leur matériel. Ils demandent une brouette au major du cantonnement qui les envoie promener. Ils insistent. Le commandant les eng... en leur représentant qu'il y a autre chose à faire et leur donne l'ordre de s'enfuir car l'ennemi approche.

Impossible, répondent-ils, nous avons notre matériel.

Apportez-le ici, votre sacré matériel, grogne le commandant touché de cette obtination, et je le caserai dans un fourgon.

Les hommes vont chercher leur matériel le portent au bureau et attendent. Le commandant leur demandent ce qu'ils font là. « Un reçu », lui fut-il répondu! Et sous le bombardement sans cesse grandissant, ils exigent avant de céder leur matériel que le commandant leur en donne une décharge régulière. Puis quand ils eurent vu leur appareil monté dans un fourgon, ils partirent eux aussi parmi les derniers.

Aucune décoration n'a été demandée pour ces braves gens et leurs actions ne sont peut-être pas éclatantes. Je ne puis m'empêcher d'être ému d'une si simple et si tranquille obstination à remplir leur devoir jusqu'au bout. Ils sont dignes de leur camarade, un autre opérateur du ciné-cantonement qui, ayant eu un instant avant une représentation son coéquipier tué à ses côtés terminait son rapport en disant: « Néanmoins j'ai pu donner seul la séance qui a eu beaucoup de succès ».

C'est cette simplicité qui me paraît admirable et qui participe à la grandeur d'âme de nos combattants. Les opérateurs, ne l'oublions pas, sont tous des auxiliaires faisant partie de la 20^e section. Pour donner une idée de leur activité et de leur soin, les chiffres suffisent. Sur 21.724 représentations données avec 2.549 programmes différents jusqu'au 27 avril devant 7.715.342 spectateurs avec des postes à acétylène (ne sont pas comprises dans ces chiffres les représentations du cinéma aux permissionnaires dans les gares régulatrices) il n'y a pas encore eu un accident à déplorer. Tout commentaire est superflu. H. D.-B.

MEMENTO.

L'effort allemand

On a annoncé la formation en Allemagne d'une société cinématographique au capital de 25 millions de marks. Voici quelques précisions sur cette affaire. Son nom sera Universum film Allgemeine Gesellschaft, en abrégé on l'appelle « l'Ufa ». A sa tête est, nom significatif, Robbert Bosch, de Stuttgart, et son directeur se nomme Ernst Jack, de Berlin. C'est le groupement de plusieurs affaires existantes qui a constitué « l'Ufa ».

La preuve du mal

Le Kinematograaf d'Amsterdam, en recevant dans la presse française les communiqués de travailleurs du cinéma affirmant faussement la fermeture en bloc des producteurs français, s'étonne de cette débâcle française et regrette de voir les Hollandais privés pour l'avenir de films français. Croit-on faire du bien à notre industrie, qui lutte déjà durement là-bas, en répandant des bruits faux et déshonorants sur notre compte.

Crise et bavardages

On mène grand bruit, toujours à grand renfort d'incompétence, sur la question de la production étrangère. Tout d'abord, il est inexact que les films étrangers ne payent pas de droits pour rentrer en France, ces droits ont même été augmentés depuis la guerre, et ils peuvent l'être à nouveau, il ne faut pas perdre de vue qu'il serait cent fois plus intéressant d'engager des pourparlers avec les Etats-Unis et d'obtenir que les droits de douane soient abaissés par eux pour le film français, ce qui lui donnerait plus de facilités de vente et profiterait infiniment plus aux producteurs et à ceux qu'ils font vivre, que de mettre un impôt supplémentaire sur notre industrie.

Il n'y a aucun moyen d'augmenter la quantité de films français produits tant que leur qualité ne forcera pas l'admiration de l'étranger et surtout de l'Amérique. Pour cela, il faut créer un personnel nouveau, puisque la preuve de l'incapacité de l'ancien est surabondamment faite. Il nous faut des metteurs en scène. Les bons sont, à quelques rares exceptions près, au front ou en Amérique. Il faut en former. C'est ce que les éditeurs devraient comprendre. C'est la cause, prévue dans ce journal depuis longtemps, de la crise actuelle, et tout le reste n'a pas d'importance. Ce n'est pas la guerre qui a créé la crise du film fran-

çais ni en 1914, ni aujourd'hui, c'est l'insuffisance morale de nos films. Matériellement, les Américains n'ont pas les avantages qu'on se plaît à imaginer. Ils ont une dignité et le respect du public qui nous manquent, du bon sens, de la méthode, un personnel jeune, actif et bien payé.

La hausse

Le prix des tirages a atteint à l'heure actuelle un franc du mètre, un franc vingt-cinq pour les premiers positifs, virages en plus, et on nous laisse prévoir de nouvelles et fortes augmentations. Toute la pellicule vierge étant réservée aux contrats réguliers auxquels elle suffit à peine, on n'en trouve pour ainsi dire plus dans le commerce.

Un nouveau cinéma

On annonce que M. Serge Sandberg a acquis les immeubles du 32 et du 34 rue Louis-le-Grand, ce dernier numéro étant le célèbre pavillon de Hanovre et qu'il a l'intention d'y construire un cinéma. Certains journaux se sont émus à l'idée qu'il pourrait démolir cette belle construction qui fait partie du patrimoine historique de Paris. M. Sandberg n'en a certainement pas eu la pensée une seconde et il débarrassera au contraire sa façade des horribles journaux de réclame qui la déparent.

Dans les bégonias

Un journal mexicain annonce la construction à Paris « d'un cinéma de deux mille places situé sur le cours de Verdun, en face le café de la Régence ». S'agirait-il de la Comédie-Française et de sa prochaine transformation. Quant au Cours de Verdun, il faudrait aussi commencer par le construire.

Journaux

Oui

Nous avons vu avec plaisir M. Nozière tenir dans *Oui* une chronique cinématographique digne d'être attentivement suivie. M. Nozière s'est mis, lui aussi, à aimer le cinéma. Il suit les films et c'est là principalement ce qui est plein d'intérêt pour nous. La critique précise et fine à laquelle il se livre est un encouragement et un aiguillon pour les éditeurs et ceux qu'ils font travailler. M. Nozière, voyez nos films. Soyez sévères et trouvez beaucoup d'émulateurs dans la presse. Alors on se fichera peut-être un peu moins du public.



Colette au Cinéma



C'est avec une grande joie que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs ces pages fines et spirituelles dues à la plume de notre collaboratrice et amie Mme Colette. La sympathie si perspicace de Mme Colette pour le cinéma est un bienfait pour le cinéma tout entier. Qu'on lise ces lignes et, sous la raillerie on découvrira quelle observation, quelle justesse et quel sens de la mesure Mme Colette a su appliqué à son amour pour le ciné. N'est-ce pas la meilleure manière de nous être utile que de nous faire toucher du doigt nos erreurs et nos faiblesses, surtout lorsque nous savons que ces critiques n'ont rien de

partial et d'hostile, au contraire. Qu'on se souvienne des lignes enthousiastes de ce même écrivain qui découvrit et lança avant la guerre L'Expédition du Capitaine Scott qui sombrerait au Théâtre Réjane dans l'indifférence générale et depuis Forfaiture qui ne soulevait que des polémiques projaponaises et dont seule et la première, elle proclama dans la grande presse la valeur artistique. Ensuite ce furent ses généreuses campagnes dans nos colonnes. Le ciné possède des ennemis acharnés et nombreux, mais des amis de ce genre peuvent les lui faire aisément négliger et même totalement oublier.

LE FILM.

I
Le tenancier ou le propriétaire d'un « cinéma » populaire de Paris disait récemment, en refusant un très bon film :

— Celui-là n'est pas le genre de ma maison. Y a trop de « plein air », et y a pas de gens en habit.

Le mot a fait sourire et hausser les épaules. Quand on me l'a répété, j'ai ri, avant de réfléchir. Je ne l'ai compris et défendu que plus tard, quand j'y ai trouvé autre chose que l'expression d'un snobisme ignorant et le mépris, encore en honneur dans certaines parties du peuple parisien, des choses de la vraie nature et du sport.

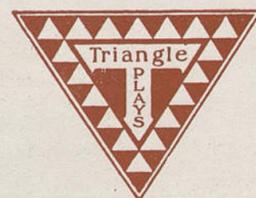
J'ai d'abord été tentée de le traiter comme il semblait le mériter, mon propriétaire de salle. J'aurais voulu lui dire : « C'est vous l'éducateur des foules par le cinéma? C'est vous qui guidez le public vers des feuilletons en images, vers des criminels cravatés de blanc et des chambres de torture en carton peint? Il vous faut, n'est-ce pas, des comtesses au désespoir et des marquis sanguinaires, et l'adultère mondain dans du Majorelle? C'est vous qui... c'est vous que... » Mais je ne lui ai rien dit du tout, et pour un peu je lui ferais des excuses, à cet éducateur d'âmes qui, s'il parle gras, dispose d'un vocabulaire restreint.

A l'heure même où sociétés et ligues cinématographiques font de leurs comités un rempart pour protéger une industrie, un art national menacés, et halent — avec quels efforts! — le cinéma français vers des sommets plus lumineux, mon tenancier ne pourra recueillir, de la part des spécialistes et des techniciens, que des malédictions. Mais que demande-t-il? Des gens en habit et pas tant de plein air. Il a dû même ajouter, dans sa langue nationale : « Moi j'aime que le beau, et ma clientèle veut du *lusque*. »

Non seulement il a obscurément raison, mais encore il a ses raisons qu'il ne saurait pas révéler par la parole. Il veut du *lusque*.

Et plus la guerre durera, plus manqueront le sucre et le pain et le pétrole, plus il réclamera, pour sa clientèle en vestons élimés et en savates spongieuses, du *lusque*. Cette exigence, je ne me contenterai pas de l'expliquer banalement par la soif de superflu dont haletent tous les êtres privés, du nécessaire. Il faut en chercher la source dans l'indigence progressive des théâtres et des music-halls. Nous vivons depuis quatre ans dans une ombre grandissante. La lumière artificielle, chaque jour restreinte, n'inonde plus les scènes théâtrales, ni les logis particuliers. Par une loi mimétique, la couleur vive disparaît de nos costumes, où les nuances du sable, de la terre, de l'eau trouble remplacent toutes les autres, et le deuil, hélas! abonde, avec les violets sombres et les mauves du demi-deuil... Un music-hall de la rue Blanche, n'eût-il compté à son actif que des splendeurs matérielles, eût attiré vers ses foyers de couleurs et de lumière une foule que l'ombre anémie; mais son spectacle demeura exceptionnel dans la saison, dans l'année. Mme Rasimi ne peut plus transporter, de Ba-Ta-Clan en Montrouge et de Montrouge en Grenelle, des troupes vêtues de velours, ruisselantes de strass, et ce qu'on tente dans les cafés-concerts de quartier, en ce moment, n'illusionne pas les spectateurs sur la nouveauté et la fraîcheur de costumes retapés... Que reste-t-il au public?... Où se baignera-t-il dans l'illusion décorative, dans le romanesque, dans la grande vie, le monde, la féerie inépuisable? Au cinéma. Seul le cinéma dépense, gaspille, détruit ou édifie miraculeusement, mobilise des figurations fourmillantes, déchire des étoffes brodées, éclabousse de sang ou d'encre des robes de cinquante louis, et vous y verrez qu'en effet un gentilhomme cravaté de blanc ne regarde pas à trois cents francs de frac, quand il se collette avec un bandit — et triomphe, en loques.

Donc, le suffrage d'un public soucieux, fatigué, peu chauffé, mal éclairé, souffrant dans son corps et dans son



TRIANGLE PLAYS



LA PETITE VENDEUSE DE JOURNAUX

Comédie Sentimentale en 4 parties



CINE-LOCATION ECLIPSE

PARIS -- 94, Rue Saint-Lazare, 94 -- PARIS

LYON

MARSEILLE

BORDEAUX

ALGER

5, rue de la République

5, rue de la République

32, rue Vital-Carles

23, rue d'Isly

cœur tourmenté, va d'abord, et logiquement, et enfantinement, au *lusque* le plus concret, le plus tangible : l'habit noir et le salon, que réclame pour lui mon propriétaire d'une salle à écran. Et, dame ! à part *Forfaiture* et quelques autres, ce n'est pas la fine fleur du cinéma que le film mondain et dramatique...

Il n'importe. De quoi, en France, fallut il jamais déses-

rieux où vécut Fabre... Ah ! c'est cela, le luxe, la magnificence, le fantastique ! La matière plumeuse, irisée, de l'aile d'un papillon, la palpitation d'un oiseau minuscule, l'abeille vibrante et ses petites pattes crochues, l'œil de la mouche, la fleur dont on capta l'image sur l'autre face de la terre, et les eaux inconnues, et aussi les gestes humains, les regards humains qu'on nous rapporta d'un autre monde, — c'est cela,



pérer ? On retravaille, en ce moment, dans les théâtres de prises de vue, et au soleil. J'ai vu, en une semaine, des films comme la *Dixième Symphonie*, débordante de qualités et de défauts, de trouvailles et d'erreurs ; comme l'*Ame du Bronze*, où les moyens d'émouvoir opèrent par leur discrétion même, et qui valut à Roussel ce compliment piquant : « Vous n'en ferez jamais un film de propagande, — il n'est pas embêtant ! » J'ai vu des « documentaires », où l'éclosion d'un insecte, le déploiement d'un lépidoptère, hors de la chrysalide, mettent la féerie à portée des yeux, ouvrent, grâce à l'agrandissement photographique, le monde à jamais mysté-

c'est cela, le luxe inépuisable ! Patience : on finira par le savoir.

II

La femme fatale

DEMANDE. — Qu'est-ce qu'un film sensationnel ?

RÉPONSE. — Un film sensationnel — les films américains à part — c'est un film qui n'est pas d'actualité. On ne connaît encore presque aucun film sensationnel français, qui ait trait à des événements imaginés ou authentiques de la guerre.

D. — Comment expliquez-vous cela ?

Un grand film roman révèle une grande interprète
Miss VERNON CASTLE



Pathé

Pathé

donne sa grâce, son talent, son originalité, sa passion étonnante
aux intrigues complexes et aux dramatiques situations de

CŒUR D'HÉROÏNE

Édité par PATHÉ - Publié dans LE PETIT JOURNAL

L'Ame du Bronze. La Dixième Symphonie. Charlot Pompier. Charlot, chef de rayon. Charlot, musicien

R. — Je me garderai bien de l'expliquer, car je suis une nature tranquille qui répugne au pugilat.

D. — A quoi reconnaissez-vous, de prime abord, qu'un film est destiné à être sensationnel ?

R. — Aux éclairages. Si, dans les trente-cinq premiers mètres de bande, vous constatez que le metteur en scène a déjà utilisé, par exemple, l'éclairage rose-argenté pour un bureau d'usine, les noirs et les ors « Rembrandt » en l'honneur d'un figurant qui met son pardessus dans un vestibule, et des premiers plans genre tête-coupée sur velours noir pour rendre évidente l'incertitude d'un monsieur qui hésite entre une sortie à cheval et une promenade en auto, — il y a de grandes chances pour que le film soit sensationnel. J'oubliais qu'un film sensationnel doit au public une « présentation » en gros premiers plans de ses principaux interprètes.

D. — Dites-nous quelques mots de cette présentation.

R. — La présentation de l'héroïne sympathique offre peu de caractères particuliers. En revanche, celle de la femme fatale est une révélation foudroyante, et nous savons, dès la première minute, ce qu'on peut craindre d'elle.

D. — Pourquoi ?

R. — Parce que : 1° la femme fatale est presque toujours décollée ; 2° elle est souvent armée d'une seringue de Pravaz ou d'un flacon d'éther ; elle tourne sinuusement son col de serpent vers le spectateur ; 4° et plus rarement, nous ayant montré d'abord des yeux d'une grande étendue, elle les voile lentement de molles paupières, et, avant de disparaître dans les brumes du « fondu », elle risque le geste le plus osé qu'on puisse se permettre sur l'écran...

D. — Eh là !...

R. — ...Je veux dire qu'elle se mord, d'une manière lente et coupable, la lèvre inférieure.

D. — Vous m'avez fait peur. C'est tout ?

R. — C'est tout. Mais c'est assez.

D. — Vous ne voulez pas insinuer que la mimique de la femme fatale dans un film sensationnel se borne là ?

R. — Malheureusement non. Elle emploie d'autres armes, — j'ai indiqué, plus haut, le poison — comme le poignard, le revolver, la lettre anonyme, et enfin l'élégance.

D. — L'élégance ?

R. — J'entends par là qu'inafailliblement la femme qui piétine les cœurs et dévore les cerveaux ne saurait se passer : 1° d'une robe-gaine en velours noir ; 2° d'un déshabillé dit « étrange » où l'on voit parfois en broderies et

peintures, l'algue, l'insecte, le reptile et la tête-de-mort ; 3° d'une gerbe de fleurs qu'elle lacère d'un geste cruel.

D. — Quelles sont les occupations de la femme néfaste, lorsqu'elle est seule sur l'écran ?

R. — Elle allume une cigarette et s'étend sur un divan. Ou bien elle écrit cauteusement. Ou bien elle relit des lettres et des « documents » qu'elle tire d'une cachette imprévue, — le pied de la lampe, la cage de l'ara ou le sixième losange du tapis — ou bien elle va à la fenêtre, soulève le rideau et dessine, du bras levé, un appel mystérieux.

D. — Quel est, à la fin du film sensationnel, le sort de la femme fatale ?

R. — Elle meurt, de préférence sur trois marches recouvertes d'un tapis.

D. — Entre l'apothéose et la chute de la femme fatale, n'y a-t-il point place, sur l'écran, pour maints gestes passionnants ?

R. — Maints, en effet. Les deux principaux sont : le chapeau et le mal de cœur.

D. — Faites comme si je ne les connaissais pas.

R. — Le chapeau de la femme fatale lui épargne, au plus beau moment de sa vilaine carrière, de se dépenser en pantomime. Quand le spectateur voit la femme néfaste, se coiffer d'un hibou éployé, d'une tête de jaguar naturalisée, d'une aigrette bifide, d'une araignée poilue, il n'hésite pas, il sait de quoi elle est capable.

D. — Et le mal de cœur ?

R. — Le mal de cœur, c'est le grand et ultime moyen par lequel la femme néfaste apprend aux foules qu'elle va pleurer, qu'elle hésite au bord du crime, qu'elle se débat sous une main de fer, ou que la police a saisi la lettre.

D. — Quelle lettre ?

R. — La lettre.

D. — Ne pourrait-elle manifester autrement des émotions aussi diverses ?

R. — Ce n'est guère l'usage. Le mal de cœur. La poitrine bat, les flancs houlent, les yeux agrandis veulent sortir de l'orbite, la malade avale précipitamment une salive abondante, un mouchoir monte, lui aussi, de la ceinture aux lèvres, et...

D. — Assez, assez ! Ce tableau trop fidèle vous vaudra une bonne note, mais je vous attends aux prochaines épreuves : la Femme du monde et le Jeune premier.

COLETTE.



Arènes Sanglantes. Fabiola. Néron et Agrippine. Le Mariage de Ketty. La Rançon du Passé. Quo Vadis ?

TABLEAU D'HONNEUR

de la

Section Photographique et Cinématographique de l'Armée

Morts au Champ d'Honneur

LAMOTHE (Alexis) ;
BARRET (Etienne) ;
MAILLARD (Marcel) ;
GARNIER (Marceau).

Blessés à l'ennemi

QUINTIN (Daniel) ;
PANSIER (Pierre), 2 blessures ;
VIANNEY (Francisque), médaille militaire, amputé du bras droit.

Citations à l'ordre du jour

Le Général commandant la VI^e armée, cite à l'ordre du Régiment :

Le Sous-Lieutenant CROZE (Jean-Louis), Chef du Service Cinématographique de l'Armée.

« S'est porté le 13 août 1916, pour diriger son service « jusque sur les premières lignes et y est resté sous un violent bombardement ennemi, a été enseveli par l'éclatement « des obus au fond d'un boyau où il fût difficile de le « dégager. Contusions multiples ».

Le Général commandant la VII^e corps d'armée, cite à l'ordre du Corps d'Armée.

Le sous-lieutenant Croze (Jean-Louis), du Bureau des Informations militaires.

« Officier de l'armée territoriale, chargé le 16 avril 1917 « d'une mission spéciale, s'est porté en avant avec la pre- « mière vague d'assaut du 44^e régiment d'infanterie sous un « feu d'une violence extrême, s'est comporté au cours de « toute l'affaire comme un véritable officier de troupe, fai- « sant l'admiration des hommes et de leurs chefs ».

Le Général commandant la VI^e armée, cite à l'ordre du Régiment.

Le soldat QUINTIN (Daniel), du Service Cinématographique de l'Armée :

« S'est porté le 13 août 1916 dans les premières lignes « pour exécuter son service, y est resté sous un violent bom- « bardement, a été enseveli par l'éclatement des obus au « fond d'un boyau et n'a pu être retiré qu'après plus d'un « quart d'heure de travail, respirant à peine, le corps sérieu- « sement endolori ».

Le soldat BAYE (Fernand), du Service Cinématographique de l'Armée :

« A traversé le 13 août 1916 une zone particulièrement « dangereuse pour se porter au secours du sous-lieutenant « Croze et du soldat Quintin ensevelis par des obus et a pu « les sauver dans des circonstances difficiles et périlleuses ».

Le caporal PANSIER (Pierre), du Service Photographique de l'Armée :

« Opérant le 3 septembre 1916, sous un très fort bom- « bardement a été atteint au bras gauche d'un éclat d'obus « qui lui ouvrit la partie supérieure du bras ».

Le Chef d'Etat Major de la III^e armée, cite à l'ordre du Quartier Général de l'Armée.

Le soldat BRISSY (Edouard), matricule 770, de la Section Photographique de l'Armée (Ministère de la Guerre), en mission à la III^e armée.

« A fait preuve en maintes circonstances, notamment les « 29 juillet et 27 décembre 1916, d'un sang-froid remarquable « de courage et de belle crânerie, en prenant sous le feu le « plus vif, des photographies des lignes ennemies ».

Le Chef d'Etat-Major de la II^e armée, cite à l'ordre de l'Etat-Major :

Le soldat SAMAMA CHIKLI (Albert), n^o 417 de la 20^e section de S. E. M. R., détaché à la Section Photographique de l'Armée.

« Détaché à la II^e armée à trois reprises différentes pour « y recueillir par la photographie des documents histori- « ques, a constamment fait preuve d'entrain et de courage, « s'exposant pour l'accomplissement de sa mission au feu de « l'artillerie et des mitrailleuses ennemies ».

Le Colonel Antoine, commandant la 27^e brigade d'infanterie, cite à l'ordre de la 27^e brigade, les militaires dont les noms suivent :

Le caporal FAIVRE (Joseph), classe 1895, de la 20^e section S. E. M. R., détaché au Service Cinématographique de l'Armée.

« Après s'être distingué à l'Armée d'Orient, est entré au « Service Cinématographique de l'Armée où il a recherché « les missions périlleuses, spécialement lors de l'offensive du « 16 avril 1917 où il a opéré avec un calme remarquable au « milieu des vagues d'assaut, sortant du Godat et enlevant « de haute lutte, sous un violent bombardement, les positions « ennemies fortement défendues ».

Le caporal WEBER (Alphonse), classe 1898, de la 20^e section de S. E. M. R., détaché au Service Cinématographique de l'Armée :

« Après avoir fait un an et demie de front dans un régi- « ment et avoir été cité à son corps pour sa belle conduite, est « entré au Service Cinématographique de l'Armée où il a « recherché les missions périlleuses, spécialement lors de « l'offensive du 16 avril 1917, où il a opéré avec un calme « remarquable au milieu des vagues d'assaut, sortant du « Godat et enlevant de haute lutte, sous un violent bombar- « dement, les positions ennemies fortement défendues ».

Le Colonel Cuny, commandant le 31^e régiment d'infanterie, cite à l'ordre du Régiment :

BOULAY (Maurice), soldat, 20^e section de S. E. M. R., attaché comme opérateur à la X^e armée :

« Opérateur photographe, appartenant au service auxiliaire, a fait preuve de courage dans les circonstances périlleuses en venant souvent prendre des vues photographiques, plus particulièrement dans le secteur du régime, en première ligne, sous le bombardement de l'artillerie ennemie » (28 octobre 1917).

Le Chef d'Etat-Major de la III^e armée cite à l'ordre du Quartier Général.

Le Maréchal des Logis MACHIN, du Service Cinématographique, attaché à la III^e armée :

« Sous-officier énergique et plein d'entrain, joint à ses qualités exceptionnelles d'opérateur la volonté de remplir sa mission de la manière la plus intéressante. S'est distingué en avril 1916, lors de l'attaque d'Avocourt, en n'hésitant pas à porter ses appareils en première ligne sous

« un bombardement violent, a reçu pour ce motif une lettre de félicitations du Général commandant l'armée. A continué depuis à servir, à la complète satisfaction de ses chefs, a été constamment en avant pour prendre des vues lors des opérations de mars et avril 1917 consécutives, à la retraite allemande, opérant ainsi dans des conditions difficiles et périlleuses ».

Le Chef de Corps cite à l'ordre du Régiment les militaires dont les noms suivent :

HAON (Armand), n^o matricule 12.230, opérateur de prise de vues cinématographiques de guerre C. A. A., Salonique. (Détaché à la Compagnie H. R. du 37^e R. I. C. du 2 au 9 mai 1917).

« Pendant la préparation d'attaque et au cours de l'attaque du 9 mai 1917, a accompli son service spécial dans la tranchée de départ sous les plus violents bombardements et sous le feu des mitrailleuses ennemies avec un parfait sang-froid et une cranerie très appréciée par les Marsouins du 37^e régiment ».



Notes pour moi



Avec *L'Etrange Aventure de l'Ingénieur Lebel*, nous retrouvons l'effort du ciné nordique par quoi nous étions fort attirés, il y a trois ou quatre ans ! Une vigueur de réflexion s'y manifeste. Il ne semble pas qu'il puisse jamais y avoir improvisation dans cette manière raisonnée. Le rêve y est à son aise. L'atmosphère a d'autant plus de mystère que nous lui sentons plus de perfection.

Ces beautés ne m'ont pas surpris. J'ai été plus étonné du respect témoigné à ce film par le public. De vrai, un grand acteur y dirige magistralement l'émotion et la passion : Siöström, comédien suédois, de pensée dramatique, a des gestes fous d'une simplicité exquise. Son visage surprenant, ses yeux égarés, sa souplesse féminine de mime ou d'acrobate, c'est un type qui ne ressemble à aucun autre. Je suppose qu'il déplaît absolument à nos maisons de cinéma. Quand je vous dis que c'est un interprète de valeur !...



Le Retour aux Champs précise les dons importants qui m'avaient frappé chez M. de Baroncelli quand il présenta son *Roi de la Mer*. Un sens très vif de l'impressionisme, qui s'affirmait alors par l'évocation trop rapide des ports et des paquebots, s'accuse maintenant en pleine clarté. Je me

doute que M. de Baroncelli ne s'est pas inquiété à l'excès de son récit qui est volontairement naïf et « gentil ». Mais je vois, — et le préfère — qu'il a créé avec amour une ambiance profonde. Les paysages d'Ile-de-France qu'il a choisis sont vus avec une raffinée sûreté de coup d'œil. Les bêtes, éparses dans ce petit roman, sont nettement peintes. Notamment, un troupeau de moutons, sous ses divers aspects — la route, la prairie, l'étable — est admirable. Toute la poésie d'une nuit campagnarde, dont l'évocation commence par un toit chargé de pigeons et finit par une fontaine de ferme, est exécutée avec la sincérité joyeuse qui éclaire le talent. On n'a guère osé en France isoler ainsi des choses muettes. Muettes ? Est-ce que la route, qui barre l'écran comme un signet, est muet ? Est-ce que la plaine, où l'on a moissonné, est muette ? Est-ce que ?... Tout cela est radieux, parce que vivant.

J'aime moins les intérieurs de la « salle des pommes de terre » ou du « bar », mais les détails en sont excellents. Un peu plus de rapidité les mettrait au point. Les premiers plans sont remarquables. On jurerait que l'auteur y met sa coquetterie. Doné de tant de naturel qu'on craint sa facilité, il se condamne à quelques petits tours de force.

Les interprètes sont ce qu'ils doivent être. Qui m'aurait dit que Pierre Magnier et Baron fils auraient tant de sobriété ? Mlle Deviris est élégante et simple. Les autres

HUGUETTE DUFLOS

de la Comédie-Française

a tourné

LES BLEUS DE L'AMOUR

d'après la célèbre pièce de M. Romain COOLUS
Mise en scène de M. DESFONTAINES

avec

M^{me} GRUMBACH

de l'Odéon

M^{lles} Denise GRAY et RITIER

MM. BARON fils

GILDÈS

GUYON fils

LAVERNE = Jacques VITRY = LASTRY

SOCIÉTÉ
GÉNÉRALE
DE
CINÉMATOGRAPHIE



Anc. Société Delac et Cie

14, Rue Chauveau
à
NEUILLY-sur-Seine

Charlot. Marie Osborne. Maciste. Fanny Ward. Signoret. Elena Makowska. Zacconi. Douglas Fairbanks

sont moins justes. Ils rendent inutiles les évocations de *L'Angelus* et de *Jude l'Obscur*, dont nous n'avons pas besoin. Ne nous plaignons pas. Les acteurs se sont toujours fait de la vie rurale une idée très plaisante. Les voilà en progrès...



Ce qu'il y a de mieux dans *Miss Nobody* c'est Gladys Hulette. Elle est devenue célèbre à New-York. La célébrité n'a jamais tout à fait tort. Cette fois elle a raison. Gladys Hulette est une des meilleures jeunes filles du cinéma. Jolie, légère, gaie, sentimentale, elle dit ce qu'il faut dire sans le dire, c'est très bien. J'en sais peu qui s'habillent aussi bien qu'elle. Je crains, ma foi, que les gens de goût n'oublient le film lui-même pour suivre les robes de Gladys Hulette et les gestes heureux qu'elle a. Je ne les désapprouverai pas, ne pouvant me souvenir du film. Je ne jurerais même pas qu'il y en a un.



Le charme fréquent de *Cœur d'Héroïne* surprendra tous ceux qui ont vu gâcher tant de dons et de talents dans les précédents ciné-romans.

Il y a d'abord ces fragments exquis, un peu en marge du drame, qui notent des attitudes de Miss Vernon Castle, ou des expressions fugitives. Il est certain que dans le travail d'un film on rencontre ainsi beaucoup de menues beautés sur lesquelles on ne comptait pas. Je sais des metteurs en scène qui ne daignent pas les remarquer. Mais je suis enchanté qu'on les ait si bien utilisées dans *Cœur d'Héroïne*.

On a su également se servir des comédiens. Par exemple ce gros gaillard qui était Carslake dans *La Reine s'ennuie* et qui se souvient obstinément de Sessue Hayakawa est très digne, très sobre, très juste. Ne pourrait-on le prêter à nos metteurs en scène?

Dites-moi que nous en avons de pareils en France, c'est vrai, mais qu'on les dirige mal, c'est aussi vrai. N'avons-nous pas des paysages magnifiques? Dans quels films les voit-on? Quelques clairvoyants savent les fixer ou même, enfin, les interpréter. Si je donnais leurs noms ici, cela tiendrait une ligne à peine.



M. Volnys, qui a plus d'une fois réalisé d'excellentes figures cinématographiques, perd son temps quand il tourne des fadeurs comme *Au Service de la Patrie*.

Bessie Love. Marcel Simon. Emmy Lynn. William H. Thompson. Maria Jacobini. Asta Nielsen. De Max

Bal masqué en Mer. Quel titre séduisant! On s'attend à une nouvelle de Kipling. Et ce n'est qu'un film italien — avec attractions — pourvu des quelques agréables paysages dûs à la lumière latine et d'un scénario tellement idiot que j'ai envie de vous le raconter.

Non, non, je voulais vous faire peur...



J'ai vu chez Gaumont *Le Cirque à domicile*. Film de bêtes, il est bête comme la plupart des films de bêtes qu'on a faits jusqu'ici. Cela n'a pas d'importance, puisque, fatalement, on arrivera à en faire de très beaux. Il est déjà très beau de voir, sous quelque prétexte que ce soit, des tigres, des boas, des panthères livrés à l'harmonie supérieure de leurs mouvements et de leur rythme.



Dans *Les Mystères de l'Île Pidgin* — où la mer est plus belle que celle des *Travailleurs de la Mer* — on voit une jolie scène : deux amoureux, assis sur un rocher et parlant sentiment, ne s'aperçoivent pas que la marée vient battre leur asile et les inonde régulièrement. Ce tableau est d'une grâce délicieuse dont le hasard est probablement le seul auteur.



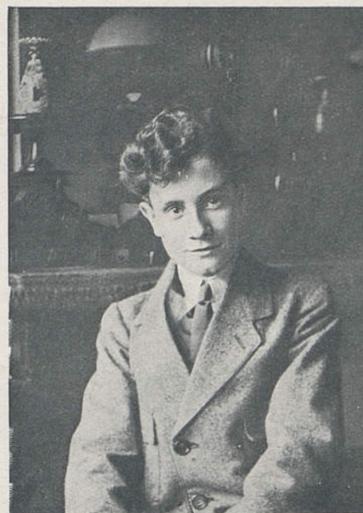
On retrouvera avec plaisir dans *Haine* un acteur intéressant : Marc Gérard. Dans *Les Travailleurs de la Mer* il était excellent. J'espère qu'il fera mieux et qu'on sait enfin qu'il peut faire mieux. Je ne le connais pas. Mais je sais depuis longtemps qu'il a tout ce qu'il faut pour des rôles visuels. Je me demande pourquoi on ne s'est pas davantage servi de lui au théâtre.

Quand je l'ai entrevu jadis, c'était chaque fois dans un spectacle en plein air — Provence ou Aude — j'avais remarqué son ingéniosité de composition et de passion lente. Je me souviens entre autres d'un soir d'*Alkestis* à Orange, où le vieux Phérès égoïste saisit l'auditoire de huit mille spectateurs, avec les moyens les plus simples et les plus vrais.

Qu'on lui évite le romantisme, voilà tout.

Louis DELLUC.

ÉCHOS



M. ROBERT DEBOULET

Un des jeunes " espoirs " de l'écran, très remarqué dans *L'Affaire du Châteaude Latran*.

Deuil

Nous apprenons le décès de Mme M. Saisset-Schneider, femme du général Saisset-Schneider, mère de Mme Germaine-A. Dulac, l'auteur cinématographique de *Géo le Mystérieux* et de *Ames de fous*, et belle-mère de M. Albert Dulac, le romancier de *La Vie et la Mort de M. Legentois*, *Rentier*. A tous deux le *Film* présente ses condoléances et sa sympathie.

On demande

Maison de cinéma demande opérateur spécialisé dans la prise de vues scientifiques. S'adresser : Bureau du Journal.

Sic

C'est le titre d'une revue futuriste. Les autos d'une maison de cinéma arboreront cet emblème qu'il faut traduire par Société Industrielle Cinématographique, MM. Aubert, Jourjon et Sandberg, ô horreur, sont devenus futuristes.

A vendre

Six boîtes Négative Eastmann vierge récente. Faire offres aux bureaux du journal.



M. BRODSKY

Interprète du rôle de Rumph, dans *Ecce Homo*, le nouveau grand film que prépare Abel Gance.



Si vous voulez acheter les plus beaux Films des meilleures Marques avec les plus grands Artistes, adressez-vous sans retard à

F. R. LOUP
Concessionnaire exclusif
8, rue Saint-Augustin
Paris (2^e)

Fidora Film Walker. Jury. Bob Film. Ruffels. Corona. Broadwest. Bison. Askala. Général Film



Samedi 25 Mai, au Gaumont-Théâtre à 10 heures du matin
COMPTOIR-CINÉ-LOCATION GAUMONT

Livable le 7 Juin

Gaumont Actualités n° 23, 200 mètres.

Livable le 5 Juillet

Son Héritière, « Pallas film, exclusivité Gaumont » (Paramount Pictures), comédie sentimentale, affiches et photos, 950 mètres.

Radinoir à l'école, « L. Ko (Exclusivité Gaumont), comique, 630 mètres.



Lundi 3 Juin, à Majestic

AGENCE GÉNÉRALE 2 heures

Livable le 5 Juillet

L'expérience de M. Devereaux, « Blue Bird », drame en 4 parties, environ 1.500 mètres.

Georges Devereaux, un millionnaire, s'est voué à l'éducation morale du peuple : fréquemment, il donne des conférences dans les quartiers populaires de New-York. Un soir, parmi ses auditeurs, se trouvent Bill Carson, un pauvre ouvrier et son ami, Skinny, un mauvais sujet. Bill est très impressionné par la conférence.

Le lendemain Bill est renvoyé de son usine. Rentrant chez lui, il apprend que sa femme, malade, ne passera pas la nuit s'il ne lui procure certains médicaments très chers. Affolé, Bill sort, décidé à cambrioler un voisin pour acheter les médicaments. Il est arrêté et condamné à douze ans de bagnes. Le soir même, sa femme meurt, laissant aux mains de Skinny sa fille Lucy âgée de huit ans.

Dix ans après, Lucy, pauvre fille des rues, essayant de voler un passant, est arrêtée par un agent. Georges Devereaux, poursuivant ses démarches en faveur des malheureux, demande à un haut fonctionnaire la réforme des prisons, car, la majorité des voleurs sont des irresponsables qu'un peu d'instruction ramènerait au bien. Le fonctionnaire est d'avis que « le seul remède au crime, c'est le châtement », et il propose à Devereaux de faire une expérience : « Prenez le premier malfaiteur venu et donnez-lui l'occasion de redevenir honnête. Si au bout de deux ans l'expérience réussit, je vous aiderai dans votre campagne ».

Devereaux va au commissariat et c'est Lucy qu'il emmène chez lui. La façon dont la petite sauvage s'accommode des

manières du grand monde font cette comédie délicate et charmante.

Deux ans s'écoulent : Lucy, qui aime secrètement son bienfaiteur, s'enfuit de la maison, laissant une lettre où elle avoue son amour à Devereaux.

Le destin l'amène face à face avec son père, qui, relâché de prison, voulait se venger de son juge. La jeune fille l'en empêche et, quelques jours après, elle est retrouvée par Devereaux, qui, lui aussi l'aime et lui demande sa main ; l'expérience a bien réussi.

Le mari de Totoche, « L. Ko », comique, env. 476 m.
Insectes bizarres, « Transatlantique », documentaire, environ 108 mètres.

* *

ETABLISSEMENTS L. AUBERT

Livable le 28 Juin

Les Villes saintes du Japon, « Eclair », plein air, environ 120 mètres.

Le miraculeux voyage du capitaine Grogg, « Svenska », dessins animés, environ 185 mètres.

Le Farceur, « Ambrosio », comédie, environ 900 mètres.
Un brave cœur, « Edison », drame sentimental, environ 700 mètres.

* *

CINÉ-LOCATION-ÉCLIPSE 5 heures

Livable le 5 Juillet

Le siège des Trois, « Eclipse » (Série artistique Suzanne Vermais), comédie sentimentale, environ 1.510 mètres.

Vermicel boxeur, « Triangle Keystone », comédie comique, environ 690 mètres.

En Chine, « Eclipse », voyage, environ 115 mètres.



PATHÉ

Mardi 4 Juin, à 9 h. 1/2, au Palais de la Mutualité

Programme n° 27

Livable le 5 Juillet

La Calomnie, « Consortium », drame, 1 affiche, 960 m.
Mes Fiancés, « Consortium », comédie, 2 affiches, 780 mètres.

Chez les Mammifères de l'Afrique Occidentale française, « Pathécolor », coloris, 135 mètres.

Hors programme

Cœur d'héroïne, « Pathé », 4^e épisode *Laquelle?* 1 affiche, 580 mètres.

Mystère et Cinéma, « Pathé », comique, 310 mètres.
Cette spirituelle parodie fera le bonheur des habitués du cinéma, qui connaissent sur le bout des doigts les palpitants épisodes des grandes séries, où les étoiles de l'écran brillent avec un tel éclat qu'elles aveuglent la critique, et la désarment.

Maxime, rêvant d'une épopée glorieuse, nous fait passer par toutes les péripéties créées par son imagination en délire.

L'Invasion des Etats-Unis. Le Cycle des Ames. L'Outrage. La Femme aux Yeux Verts. Lilian Gray

Le Lys et la Rose. Molly. Intolérance. La Naissance d'une Nation. Les Vieux. Charlot au Music-Hall

La petite Duchesse, comédie dramatique interprétée par Madje Evans, 1.400 mètres.

* *

Mercredi 5 Juin

VAN GOITSENHOVEN (Belgica)

Mère, « Cosmopolis », drame en 4 parties, 1.290 mètres.

Voleur sur commande, « Nestor », comique, 300 m.

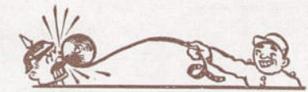
Kioto et ses temples, « Eclair », plein air, 100 mètres.

* *

SOLEIL, 17 h. 55

Le bain imprévu, comique, 300 mètres.

* *



ACTUALITÉS DE GUERRE

N° 61

Paris fin Avril 1918

L'illusion allemande: Extrait du journal *La Gazette de Cologne* (16 avril 1918), depuis le bombardement de Paris le trafic est complètement paralysé.

La réalité: Les Halles.

L'illusion allemande: Extrait du journal *La Gazette de Francfort* (20 avril 1918). A Paris, la panique s'est rapidement répandue; les boulevards sont encombrés par des caravanes de fuyards.

La réalité: La place de l'Opéra et les boulevards, le Bois de Boulogne.

L'illusion allemande: Extrait du journal *La Gazette de la Croix* (14 avril 1918). Depuis le bombardement de Paris par le nouveau canon allemand, les théâtres ne jouent plus.

La réalité: La sortie du spectacle.

Au quartier général interallié

Le général Italien Robillant reçoit la croix de grand officier de la Légion d'honneur.

Reims, fin Avril

Quelques rues, l'Hôtel de Ville, devant la cathédrale, la statue de Jeanne d'Arc mise récemment à l'abri, à l'intérieur de la Cathédrale.

L'Armée autonome Polonaise sur le front français

Le général Archinard passe en revue le 1^{er} régiment de chasseurs polonais.

Les débris de l'appareil du capitaine Von Richtofen, l'As des aviateurs Allemands, tué sur le front britannique.

L'As des As Français

Le sous-lieutenant Fonck a été fait officier de la Légion d'honneur pour avoir, le 9 mai 1918, abattu 6 avions en 1 h. 1/2. Il compte actuellement 42 victoires. Avec sa carabine, il traverse une pièce de 10 centimes à 25 mètres. Le départ pour sa randonnée du 9 mai.



Mardi 4 Juin, à 14 heures, au Crystal-Palace

HARRY

Ketty et le faux pasteur, comique, 305 mètres.

Le Secret du Sous-Marin, 2^e épisode: *Un mystérieux attentat*, drame, 2 affiches, photos, 624 mètres.

Gaumont-Journal n° 23, environ 200 mètres.

Imprimerie L'HOIR, 26, Rue du Delta, Paris

Le Gérant: A. Paty

ESTELLE = CLAIRETTE = GLORIANA

ESTELLE = GLORIANA
ILS Y VIENNENT TOUS AU CINÉMA =

Maximum ! Maximum ! C'est le surnom d'un film ! C'est le surnom qu'on a donné à l'extraordinaire CIVILISATION. La S. A. M. Films, 10, Rue Saint-Lazare, Paris. (Téléphone : Trudaine 53-75), a fait connaître et admirer CIVILISATION, le film le plus grandiose paru jusqu'à ce jour. Un million de dollars, un an de travail, la plus étonnante mise en scène qu'on ait jamais vue à l'écran assurent aux joueurs de toujours faire le maximum.

M A X I M U M
C I V I L I S A T I O N
M A X I M U M
C I V I L I S A T I O N
M A X I M U M
C I V I L I S A T I O N
M A X I M U M

Si le maximum de recettes est obtenu par CIVILISATION, c'est qu'on y a accumulé le maximum de beauté, d'émotion et d'originalité : quarante mille figurants, deux dreadnoughts coulés, un transatlantique torpillé par un sous-marin, une ville détruite par les avions, une géante bataille navale qui nécessita 600 coups de canons, la collaboration de la flotte et de l'armée américaine, la panique, l'horreur, la vie, la gloire. voilà CIVILISATION, ce film qu'on surnomme le maximum.

Agence à Marseille. E. Giraud, 4, Rue Grignan.

GLORIANA = CLAIRETTE = ESTELLE

ESTELLE = ILS Y VIENNENT TOUS AU CINÉMA